



La Section clinique de Nantes
2025-2026 :

*Comment s'orienter dans la clinique
à partir de la notion de sujet de
l'inconscient ?*

Le Séminaire théorique

Lecture de Jacques Lacan « *Le Séminaire*, livre XII, *Problèmes cruciaux pour la psychanalyse* », texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil & Champ freudien Éd., 2025.

Séance 5, le 7 mars 2026 : Chapitres X et XI

Topologie de l'objet,

Éric Zuliani

Je vous propose, en guise d'introduction, un plan de ces deux leçons d'aujourd'hui.

D'abord, la seconde leçon qui introduit la question de la suture identificatoire, répond à la première leçon qui s'intitule la topologie de l'objet et qui tend à mettre à jour le sujet de l'inconscient comme béance. On trouve cela à la page 217 : « Il reste que l'objet *a* s'installe moins comme la pointe de la visée (comme objet visé) que comme ce qui surgit dans la béance créée par la demande. ¹ » Autrement dit, nous verrons comment Lacan oppose à la théorie de la relation d'objet, objet visé, son objet *a*, béance dans le sujet. À cette béance, répond ce que Lacan appelle dans la seconde leçon la suture identificatoire.

Dans la première leçon, ensuite, il y a aussi une partition assez nette entre d'un côté, le développement concernant les objets partiels, nous sommes alors côté sujet, et ce que Lacan développe ensuite à partir de la page 218 et qui concerne l'Autre : « Ce que nous avons maintenant à préciser, c'est le statut et ce sont les limites de ce champ du grand Autre [...] le champ d'artifice que celle-ci (l'expérience analytique) assure à la parole. ² »

Dans la seconde leçon, enfin, l'articulation est moins précisément repérée, mais c'est une partie qui revient sur le nom et plus précisément sur le nom propre que nous avons déjà croisé dans les premières leçons. Nous trouvons à la page 235 ceci : « ce qui est essentiel dans la fonction et l'existence du nom, ce n'est pas la coupure, c'est [...] le contraire, à savoir la suture ³ ».

La demande et la frustration

Intéressons-nous d'abord à la première leçon, qui porte sur l'objet *a* mais pris, pour en illustrer sa topologie justement, dans l'expérience de la demande. Dans le début de cette partie, Lacan

¹ Lacan J., *Le Séminaire*, livre XII, *Problèmes cruciaux pour la psychanalyse*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil & Champ freudien Éd., 2025, p. 217.

² *Ibid.*, p. 218.

³ *Ibid.*, p. 235.

aborde à la fois l'expérience de la demande qui est une expérience de la parole, mais aussi ce qu'il appelle le registre de la technique analytique, relevant de l'analyste : que veut-il et fait-il ce qu'il veut ? Cette double référence se comprend dans le sens où la question est de définir la demande : qu'est-ce que le sujet demande ? Mais aussi la façon dont l'analyste a à y répondre. Lacan rappelle dans ces premières pages la place qu'a prise la notion de frustration chez les postfreudiens. La frustration témoigne d'un sujet déçu qui revendique quelque chose (chez l'Autre), ce quelque chose étant un objet réel : « Voilà le cadre le plus large dans lequel, à l'expérience des psychanalystes, a paru se situer la situation quotidienne de l'analyse [...] Est-ce là un cadre dont nous puissions d'aucune façon nous contenter ?⁴ » La réponse est non. Lacan ajoute à cette présence dans l'expérience analytique de la demande et de sa frustration rapportée à l'analyste que, par conséquent, la littérature analytique elle-même « s'emploie à y manifester la présence de la demande ». Il ajoute : « C'est un repérage, c'est aussi une construction. »⁵

Lacan donne ensuite les principaux éléments de cette construction – dépendance qui s'opposerait à auto-érotisme, position anaclitique, dépendance à l'Autre – tout cela construit sur la relation, non pas analyste/analysant, mais sur celle de la mère et l'enfant. Bien malin celui qui pourrait dire comment se joignent cette relation de dépendance de l'enfant à la mère et la relation dans l'analyse ? Relation fusionnelle à la mère fantasmée ? Une fusion en-deçà du langage ? S'agit-il de faire référence à une expérience concrète de nourrissage qui implique le sein et qui aurait laissé des traces⁶ ? Au milieu de la page 215, Lacan passe par Mélanie Klein pour faire valoir le registre dans lequel il convient d'envisager cette expérience de la demande : « C'est tout l'intérêt de l'expérience kleinienne que de nous montrer le caractère symbolique, métabolisable, métonymisable, traductible, du sein maternel, et [...] de son apparition très tôt sous la forme [...] du phallus.⁷ »

Il s'agit donc, pour Lacan, de réordonner l'expérience de la demande comme expérience se déroulant dans le registre symbolique ; d'y inscrire le sein comme ayant été repéré comme objet partiel, mais relevant des lois du langage ; relevant moins de la demande que du désir. La demande est un fait de parole articulé à ce qu'on appelle les objets partiels que Lacan épingle comme étant son objet *a*.

L'objet *a* comme béance dans le sujet

À partir de la page 216, il va être question des objets partiels, explorés surtout par Mélanie Klein et Karl Abraham. Lacan y ajoute l'objet scopique et l'objet vocal. Il les installe le long d'une flèche et examine, à partir de là, ce qui se passe du côté sujet, pour « trouver », dit-il, « dans ces objets le statut fondamental de ce à quoi [l'expérience analytique] a affaire dans la demande du sujet ». ⁸

⁴ *Ibid.*, p. 213.

⁵ *Ibid.*, p. 214.

⁶ *Ibid.*, p. 215 : « si tant est que quelque incident de ce nourrissage puisse sembler essentiel dans quelque trace [...] qu'à la fonction autre où il a été pris ».

⁷ *Ibid.*

⁸ *Ibid.*, p. 216.

Comment comprendre ce schéma ? Nous en trouvons une première occurrence dans le séminaire sur l'angoisse où Lacan précise qu'il s'agit d'opposer à la conception stadiste de l'objet, une conception circulaire de l'objet, de saisir ce dernier : « Sous les diverses formes où il se manifeste, il s'agit toujours d'une même fonction, et de savoir comment il est lié à la constitution du sujet au lieu de l'Autre et le représente.⁹ »

Cet objet qui a la même fonction, c'est celle du désir : désir de se séparer ; de retenir ; de maîtrise. On voit que ces objets circulent autour de *a* qui est finalement une béance. Lacan précise que ces objets sont en place de joint entre le \$ et l'Autre : ils sont ambocepteurs (ils relèvent des deux à la fois).

Que demande le sujet ? Le sein, disent les postfreudiens. Lacan considère que c'est abusif de le dire ainsi. Il pourrait, note-t-il, demander tout aussi bien à ce que l'analyste parle, ce qui arrive bien plus souvent en effet. L'objet *a*, en réalité, ce n'est pas ce qui est visé, mais la béance qui surgit côté sujet quand il demande, c'est-à-dire quand il parle, à la condition que l'analyste ne réponde pas à la demande : qu'il soit silencieux.

Du milieu de la page 217 jusqu'au milieu de la page 218, Lacan se sert alors de l'exemple de l'interjection voire du commandement : oh ! Chut ! Comment ces courtes locutions fonctionnent-elles entre deux sujets ? Il faut deux éléments tiers qui ne soient pas de même nature : d'une part une référence commune entre les locuteurs, un Autre commun ; d'autre part la fonction du désir attrapé par le truchement de la suggestion. C'est aussi un élément tiers commun aux locuteurs. Lacan conclut : « Il y a donc toujours cette référence tierce dans l'effet de la demande.¹⁰ » Autrement dit, la demande ne peut absolument pas s'examiner à partir d'une référence concrète à la « situation analytique », hic et nunc de deux personnes en présence.

Silence et cri

D'un côté nous avons la demande du sujet, et de l'autre, nous avons le champ du grand Autre, champ d'artifice créé par l'expérience analytique pour assurer la parole. Si l'analyste tient le silence, ce champ du grand Autre surgit et assure la parole associative de l'analysant. C'est l'instance tierce.

Comment illustrer ce surgissement du champ de l'Autre ? Lacan propose de passer par le tableau d'Edward Munch qui s'intitule le cri. Il passe par le cri pour parler du silence, silence qui présentifie cet Autre et en même temps – acquis de la première partie de cette leçon –, fait surgir l'objet *a* en place du sujet : moment pulsionnel qui, comme on le voit, a les plus grands rapports avec la demande ($\$ \diamond D$). On assiste à un commentaire admirablement concis où, une fois de plus, Lacan nous retourne. Le silence n'est pas le fond du cri ; un cri ne surgit pas sur fond de silence. Au contraire, et selon peut-être les lois de la rétroaction, le silence s'échappe du cri ou encore le cri cause le silence. Et en effet, le silence est d'autant plus saillant que le bruit, le cri cessent : là on perçoit bien ce qu'est le silence. « Le cri fait le gouffre où le silence se rue.¹¹ » Au passage, Lacan fait objection à la théorie de la forme, à partir de ce tableau d'E. Munch. La bouche béante qui crie ne s'inscrit pas, en effet, dans le registre de l'espace,

⁹ Lacan J., *Le Séminaire*, livre X, *L'Angoisse*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2004, p. 341.

¹⁰ Lacan J., *Le Séminaire*, livre XII, *Problèmes cruciaux...*, *op. cit.*, p. 218.

¹¹ *Ibid.*, p. 219.

c'est-à-dire n'est pas comme une forme qui s'enlève sur le fond de l'espace. Au contraire, elle crée l'espace où elle s'inscrit.

À la page 220, commentant toujours le tableau d'E. Munch, Lacan note que l'apparition de la structure de l'Autre réside dans un indice : la présence des deux silhouettes au fond du tableau, qui semblent imperturbables et qui ont un reflet sur le sol.

Lacan dessine ainsi un enchaînement d'effets : le cri, qui réduit le sujet à être un signifié ; une béance ; apparition de la structure de l'Autre par le silence. Il y a là, en haut de la page 220, une première référence à la suture, celle de « tout ce qui s'affirme dans le monde comme organisé ¹² ». Peut-être que dans une séance la visée est de faire apparaître la béance, l'objet *a*, et que dans le monde, c'est organisé car identifié, suturé.

Pages 220 et 221, Lacan fait des développements fort intéressants sur le silence – je signale au passage le dernier numéro de *La Cause du désir*¹³ qui a pour thème le silence, et une émission très intéressante sur *Lacan web Tv*¹⁴ –, j'en retiens un. À condition que l'analyste fasse silence et non se taise, ce qui n'est pas pareil, on peut apprécier les différentes qualités du silence dans la verbalisation même de l'analysant. On peut alors se rompre à une certaine aperception de la présence érotique du sujet, par ses silences – l'article de Robert Fliess s'y consacre et je signale un commentaire récent de cet article par notre collègue Philippe La Sagna. Le silence a à voir avec l'objet *a* : pour l'analysant – il faut ici se reporter au schéma des quatre objets et du phallus – mais on comprend aussi que faire silence côté analyste, permet à ce dernier de se faire semblant d'objet *a* pour l'analysant. C'est ainsi que Lacan conçoit l'expérience analytique comme un croisement entre une expérience de parole (signifiant), d'effet de sens où une bouche parle, et une expérience érotique, pulsionnelle (objet *a*), d'effet de jouissance où cette même bouche *satisfait à*. Mais le silence, s'il fait exister l'Autre dans un premier temps, le fait déconsister ensuite : le silence, condition de l'acte analytique, permet la coupure.

Demande et transfert

Après avoir montré les conditions du surgissement de la structure de l'Autre (cri, trou, silence, structure de l'Autre), à partir de la page 222, Lacan revient côté sujet pour essayer de « repérer les opérations de la parole et de la demande ¹⁵ ». Il y a d'abord le signifiant, sa topologie, qui a été abordé dans les premières leçons. Il y a ensuite la demande qui relève d'une autre structure. Là, Lacan écarte l'attention qu'on pourrait porter à l'objet qui serait demandé, pour faire valoir ce qui chute, le résidu, de cette demande : il y a un reste de cette opération de la demande. Lacan porte notre attention sur ce reste de l'opération : c'est l'objet *a*. Cela signifie que le sujet de l'inconscient n'est pas entièrement réductible logiquement, entièrement déterminé par le signifiant. Mais cet objet *a* ne reste pas comme isolé : il est désir, au-delà de la demande et repris par le fantasme, $\$ \diamond a$. C'est ici que Lacan fait une remarque importante en notant que le désir est ambigu. D'un côté, ce désir peut être condition absolue ; de l'autre, il peut se brancher via le fantasme, sur l'Autre, comme désir insatisfait, par exemple comme dans l'hystérie. Je me suis posé la question de savoir pourquoi Lacan opérerait cette distinction. Comment entendre le

¹² *Ibid.*, p. 220.

¹³ Cf., « Le silence », *La Cause du désir*, 2025/3, n° 121.

¹⁴ Cf., Joseph L., « Le silence : une approche clinique » *Lacan web Tv*, émission du 28 février 2026.

¹⁵ Lacan J., *Le Séminaire*, livre XII, *Problèmes cruciaux...*, *op. cit.*, p. 222.

désir sous sa forme de « condition absolue » ? Vers quoi pointe-t-il ? Est-ce à dire qu'il ne dépend pas de l'Autre ? Auquel cas est-ce la version de l'objet *a* dans sa face de jouissance ? Cette ambiguïté du désir, corrélative de l'objet *a*, débouche sur un point de jonction où « convergent demande et transfert¹⁶ » via le fantasme. C'est à cette question du transfert que Lacan consacre la fin de la leçon. C'est très intéressant ce point de jonction que représente l'objet *a* : il est à la fois l'objet cause de la demande – nous sommes là côté mise en mots, en paroles – il est aussi, plus silencieusement, l'objet cause d'une mise en acte, celle de la réalité de l'inconscient. On retrouve ici ce que Lacan avait introduit dans le Séminaire XI : le transfert comme la mise en acte de la réalité sexuelle de l'inconscient. En quoi y a-t-il tromperie ? La tromperie réside dans le fait de faire subsister le désir au niveau de l'Autre. Faut-il ici esquisser la place du Sujet Supposé Savoir qui au terme d'une analyse chute pour laisser la place justement à l'objet *a* ?

Cette convergence entre demande – finalement demande d'amour –, et transfert, Freud la notait quand il disait qu'un moment de silence se prolongeant chez un patient, voulait dire qu'il pensait à l'analyste. Que ce soit côté analyste ou analysant, on constate que l'expérience analytique vise à réaliser l'insertion de l'objet *a* dans la division ou l'éliision du sujet.

Deux orientations d'une cure

Intéressons-nous à présent au bas de la page 223 et au début de la page 224, où Lacan oppose la façon dont s'y prend son collègue Maurice Bouvet à la sienne.

Il s'agit d'un moment de la cure où surgit le phallus sous sa forme positive, considéré comme un fantasme et reporté à l'analyste comme Autre. M. Bouvet avait cette façon de procéder, à tel point que Lacan considère que le fantasme est de l'analyste. M. Bouvet, en passant par le fantasme, emprisonne l'objet *a* sous le phallus (Φ/a) et le verse au compte de l'Autre ; Lacan, à l'inverse, propose de le verser au compte du sujet. À partir de là, Lacan trace une autre perspective du parcours analytique : aller au-delà de l'identification d'une quelconque réalité répondant au phallus, qui représenterait la clé des difficultés sexuelles du névrosé, pour que le sujet rencontre ce qu'il est comme objet.

Il s'agit donc de distinguer une orientation de la cure vers une relation à deux, comblée par un objet imaginaire, et une direction qui interroge la place de l'Autre, à condition que l'analyste ne se confonde pas avec celui-ci. Lacan critique donc ce développement des travaux de M. Bouvet qui finit par se centrer sur l'élaboration d'un fantasme, le fantasme de fellation : or, « construction » n'est pas « traversée », terme que Lacan réserve au fantasme. Cette perspective réduit la question du désir sur la base d'une satisfaction fantasmatique imaginaire.

La suture identificatoire du sujet

C'est le titre de la seconde leçon que nous avons à étudier aujourd'hui, et qui répond à la façon dont Lacan vient d'aborder l'objet *a* : comme béance.

Après avoir noté, dans ses premiers propos, que la fonction du signifiant est double : du côté de son effet sujet, mais aussi de son effet rejet (sous la barre), Lacan en passe par le Cratyle de

¹⁶ *Ibid.*, p. 223.

Platon dont le dialogue porte justement sur cette fonction du signifiant qui relève, soit du *onoma*, du nom de sa fonction de nomination, soit du *rhema*, de la parole, de son insertion dans la phrase.

Lacan va alors s'intéresser à la question de la nomination qui ne répond absolument pas au principe selon lequel il y aurait les mots d'un côté et les choses de l'autre, et que le mot serait une sorte d'étiquette de la chose. Au contraire, la nomination est comme une marque, une trace qui entre dans la chose, la modifie, et est au départ de son statut même de chose¹⁷.

Signe / signifiant

J'ai d'abord apprécié qu'à l'occasion de sa référence au Cratyle, Lacan substitue à un enseignement qui viserait le vrai sur le vrai, le fin mot de l'histoire, le dernier mot, la conversation continue, une forme de débat qu'illustrent ces dialogues de Platon. Récemment Jacques-Alain Miller émettait le vœu que cela prenne cette forme au sein de l'ECF. On aimerait aussi, dans ce qui nous occupe concernant les attaques *politico-express* violentes que subit la psychanalyse en ce moment, l'existence d'un tel débat. C'est dans ce sens qu'un appel au débat a été lancé mardi dernier, par voie de presse, par l'ECF. Cette référence au Cratyle, et Lacan l'a rappelée souvent au cours de son enseignement, témoigne du type de questionnements, leur style, qui pouvaient exister il y a fort longtemps : ici sur la fonction du signifiant. Cette façon d'enseigner, de mettre en débat le savoir peut se faire à une condition : que ce savoir soit supposé. Et c'est bien dans ce registre du savoir que nous essayons de nous tenir. Si parfois nous paraissions affirmatifs, péremptoires, c'est d'avoir réussi à saisir quelque chose, qui filera le moment d'après.

Ensuite, à quoi s'intéresse notre actuelle civilisation ? Il me semble que Lacan en dit quelque chose dans cette leçon à partir de la page 244, dans un long développement concernant le signe et l'avènement de la cybernétique. De cette cybernétique à laquelle Lacan est attentif depuis son apparition dans le monde¹⁸, découle toute une théorie de l'information de sa transmission, avec émetteur et récepteur, appliquée entre autres à la biologie. À ce rythme, pourquoi, dit Lacan, ne pas considérer les rayons du soleil comme une information ? Ce qui est visé par cette théorie, rejoignant en cela le vieux sujet de la connaissance, ce serait une adéquation entre « chaque point du monde [avec] tous les autres points¹⁹ ». Me vient alors l'idée qu'en effet, nous sommes dans une période où domine un appétit pour le signe plutôt que pour le signifiant, une période où nous faisons des machines, des sujets, où nous les pensons comme machines qui cogitent, recevant de nous des informations. À cela, Lacan oppose le fait qu'avec le signifiant, on peut faire du sujet autre chose, « quelque chose de déterminable, de localisable, dont le métabolisme peut être saisissable²⁰ », sans doute pas sans l'indéterminable de l'objet *a*. Je referme la parenthèse.

¹⁷ Cf. *ibid.*, p. 234.

¹⁸ Cf., Lacan J., *Le Séminaire*, livre II, *Le Moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1978.

¹⁹ Lacan J., *Le Séminaire*, livre XII, *Problèmes cruciaux...*, *op. cit.*, p. 245.

²⁰ *Ibid.*, p. 246.

Suture versus coupure

Reprenons le fil du questionnement de Lacan sur le nom. Quel est essentiellement sa fonction ? Celle de la suture et non pas de la coupure qui en est l'inverse²¹. Deux choses méritent d'être soulignées ici. La première, c'est que la suture s'oppose à la coupure, et que la coupure est une notion importante dans la conceptualisation par Lacan de sa doctrine de l'interprétation. Il est toujours important pour saisir une notion d'avoir son opposé. Deuxièmement, revenons à ce que disait Lacan dans la leçon précédente : la suture comme celle de « tout ce qui s'affirme dans le monde comme organisé²² ». Dans le monde, on se balade suturé, c'est-à-dire affublé de signifiants maîtres. Dans la séance, la coupure révèle la béance, c'est-à-dire l'être (comme objet *a*). Je dis, « on se balade suturé, collé », mais c'est finalement assez fragile, et Lacan multiplie les façons de dire pour faire saisir que sous la suture, le collage, la béance n'est jamais loin. Il peut qualifier cette suture de factice²³.

Le nom propre

En lisant ces développements sur le nom propre, je me suis posé une question : la fonction du nom propre se confond-t-elle avec celle de l'identification ?

Parmi les noms, Lacan s'intéresse plus particulièrement au nom propre et fait d'emblée une remarque : propre, peut s'entendre de deux façons. Propre à quelqu'un ou à quelque'objets, et propre à désigner telle ou telle chose. Lacan retient sa fonction désignatoire. Son développement sur le nom propre est l'occasion d'un nouveau coup de griffe à Claude Lévi-Strauss et la récente sortie de sa *Pensée sauvage*. Pour Lacan, C. Lévi-Strauss corréle le nom à sa fonction classificatoire, alors que justement « le nom propre va toujours se colloquer (se placer mais avec l'idée de résoudre un embarras) au point où, justement, la fonction classificatoire, qui appartient à l'ordre du rhème, achoppe ». Il ajoute : « Elle n'achoppe pas devant une trop grande particularité, mais au contraire devant une déchirure, devant le manque, [...] le trou du sujet – et justement pour le suturer, le masquer, le coller. »²⁴ Ce qui veut dire que l'oubli du nom propre, soit avoir un trou, est une sorte de trou au carré. Lacan donne une série d'exemples, hors et dans la psychanalyse, afin de démontrer « la vie singulière²⁵ ». Le terme de vie est important car dans l'exemple de Serge Leclair, témoignage d'une fin d'analyse que Lacan commente, le *Poor(d)j'e-li* est peut-être comme un nom propre venant suturer ce qui achoppe en fin d'analyse. Lacan compare cette suture à un côté cicatriciel, chéloïdien. Une chéloïde est une formation de chair de la peau ou sur la peau, sous la forme d'un bourrelet induré qui peut provoquer démangeaisons ou douleurs. La comparaison est intéressante, car elle situe cette formation non pas comme étant de la peau en tant que telle, mais comme ajoutée ; elle commémorerait la cicatrice qui est dessous et elle provoquerait encore une démangeaison. Disons que le *Poor(d)j'e-li* emporte sa livre de chair, mais Lacan précise que cela reste « à débrider ». Il ne semble pas convaincu qu'il s'agisse d'une passe.

²¹ *Ibid.*, p. 235.

²² *Ibid.*, p. 220.

²³ *Ibid.*, p. 241.

²⁴ *Ibid.*, p. 235-236.

²⁵ *Ibid.*, p. 237.

Cette fin d'analyse relève-t-elle d'un franchissement des identifications parce que le non-sens y règne ? Rien n'est moins sûr.

D'ailleurs, à la suite de ce commentaire de la fin de cure de S. Leclaire, Lacan fait référence à *L'Homme aux rats* pour en revenir plus largement à la question du signifiant déjà repérable chez Freud, mais concernant les pensées obsessionnelles si difficiles à communiquer pour le sujet²⁶. S. Leclaire avait insisté dans sa présentation sur cet aspect. Freud en effet se demande de quel mécanisme relèvent les idées obsessionnelles de l'homme aux rats²⁷ et en vient à rendre compte d'une chaîne signifiante : *aber* (mais voyons), *Abwehr* (défense) ; *Amen* puis enfin *Samen* (sperme), chaîne qui n'a d'autre but que de mettre en contact le nom de son amie avec le signifiant sperme, le tout mêlant, dit Freud, le refoulé et le retour du refoulé qui équivaut d'ailleurs à la topologie mœbienne du signifiant. Suit une page formidable sur les lois du signifiant qui vérifie non seulement ces lois mais aussi l'originalité de sa topologie.

Ponctuation

Je reviens à ma question : nom propre et identification s'équivalent-ils ? Je ne crois pas. J'ai plutôt l'idée que le nom propre désigne ce qui d'un être n'est pas identifié et pas identifiable par le signifiant. Si le sujet est représenté par les signifiants qu'il assume, ces signifiants ne sont cependant que des représentants qui ne disent pas ce qu'il est. Le nom propre ne me semble pas être un signifiant qui représente le sujet, mais l'index de ce qui de lui, le sujet, ne passe pas au signifiant. Tout l'enjeu de la passe, on le voit avec les nuances qu'apporte Lacan à ses commentaires du cas de S. Leclaire, c'est de pouvoir transmettre malgré tout quelque chose de ce qui ne passe pas au signifiant.

²⁶ *Ibid.*, p. 241.

²⁷ Freud S., « Remarques sur un cas de névrose obsessionnelle : L'homme au rats », *Cinq psychanalyses*, Paris, PUF, 1954, p. 245-246.